

L' Abeille.

1^{re} Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

5^{re} Année.

VOL. V

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 16 DÉCEMBRE, 1852.

No. 12

LE MEUNIER DE SANS-SOUCI.

FREDERIC II, ROI DE PRUSSE, VEUT SE FAIRE BÂTIR UN CHATEAU. LE MEUNIER DE SANS-SOUCI REFUSE DE LUI VENDRE SON MOULIN.

Sur le riant coteau par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier Sans-Souci;
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude;
Et de quelque côté que vint souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.

Fort bien achalandé, grâce à son caractère,
Le moulin prit le nom de son propriétaire;
Et des hameaux voisins les filles, les garçons,
Allaient à Sans-Souci pour danser aux chansons.

Hélas! Est-ce une loi sur notre pauvre terre,
Que toujours deux voisins auront entr'eux la guerre;
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois?
En cette occasion le roi fut le moins sage,
Il lorgna du voisin le modeste héritage.

On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier
Il fallait, sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins, et masquer l'avenue.

Des bâtimens royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier; et, d'un ton important:
"Il nous faut ton moulin; que veux-tu qu'on t'en
donne?"
— Rien du tout, car j'entends ne le vendre à personne
Il vous faut est fort bon. Mon moulin est à moi
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.
— Allons, ton dernier mot, bon homme, et prends-y
garde:
— Faut-il vous parler clair? — Oui. — C'est que je
le garde:

Voilà mon dernier mot". Ce refus effronté
Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il manda auprès de lui le meunier indocile;
Presse, flatte, promet. ce fut peine inutile.

Sans-Souci s'obstinait. "Entendez la raison:
Sire, je ne puis pas vous vendre ma maison.
Mon vieux père y mourut, mon fils y vint de naître.
C'est mon Potsdam à moi. Je suis tranchant peut-être:
Ne l'étes-vous jamais! Teuez, mille ducats,
Au bout de vos discours, ne me tenteraient pas:
Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste."

Les rois mal-aisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté.
"Parbleu, de ton moulin c'est bien être entêté!
"Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre:
"Sais-tu que, sans payer, je pourrais bien le prendre?
"Je sais le maître — Vous?... de prendre mon
moulin?"
"Oui, si nous n'avions pas de juges à Berlin."
Le monarque, à ce mot, revint de son caprice.
Charmé que, sous son règne, on crût à la justice,
Il rit, et se tournant vers quelques courtisanes:
"Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos
plans

Voisin, garde ton bien, j'aime fort ta réplique
Qu'aurait-on fait de mieux dans une république?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier.

CORRESPONDANCE.

District de Montréal.

Monsieur l'Éditeur.

Permettez, je vous prie, à un de vos anciens amis de dire encore quelques mots à *L'Abbeille*; il est vrai que je ne suis plus du nombre de ceux qui ont le doux privilège de lui communiquer leurs pensées et leurs idées, puisque j'ai quitté la demeure où tant de fois elle est venue se montrer à mes yeux et me faire voir le miel qu'elle recueille dans ses courses lointaines et scientifiques. Hélas! oui, Mr. l'Éditeur, celui qui vous trace ces lignes avait naguère encore le plaisir et l'honneur de communiquer avec vous. Mais aujourd'hui que mon sort et mon état sont différents du vôtre!

Lancé au milieu du monde où tout retentit à mes oreilles du fracas, des embarras et des peines qui sont le tribut que l'homme doit payer à la nature déchue, souffrez, Mr., que je déroule un peu aux yeux de vos jeunes lecteurs ce monde qui va à travers le prisme de l'imagination de la jeunesse, paraît comme un autre Eden rempli des plus douces jouissances qui semblent ne devoir finir jamais. Là nous voyons les plaisirs et les joies qui nous invitent à jouir de leurs appas si enchanteurs pour le jeune âge! D'un autre côté, c'est l'honneur et la gloire qui nous montrent comme du doigt les lauriers et les couronnes que le monde promet à ceux qui veulent marcher sous ses étendards.

N'est-ce pas ainsi, chers amis, (permettez que je vous donne encore ce titre) que le monde apparaît à vos yeux éblouis par tout son faux brillant? Oui, sans doute; c'est ainsi que je l'ai vu moi-même quand, comme vous, je ne le voyais que de l'asile heureux qui vous met à couvert de ses tristes faveurs. Mais aujourd'hui, le voile magique est tombé de mes yeux. Hélas! qui dira la différence entre le monde réel et le monde imaginable.

C'est à vous, jeunes et bien chers amis, qui un jour, devez paraître sur le grand et

bruyant théâtre du monde, que s'adressent ces lignes dictées non par un sentiment de vanité et de prétention. Vous ignorez le nom de l'ami qui vous parle; mais croyez qu'en vous parlant de ce monde trompeur que vous trouvez si beau et si riant, mais qui est tout le contraire de ce qu'il paraît, croyez, dis-je, que cet ami n'a en vue que de vous faire un peu contempler les choses.

Ah! puisse-t-il ces quelques mots vous être de quelque utilité et vous apprendre à juger non sur les apparences qui si souvent sont trompeuses, mais bien d'après la réalité.

Le monde dont je veux vous parler est la société dont les plaisirs et les jouissances paraissent si bien s'accorder avec les inclinations du cœur de l'homme. Non, mes amis, croyez-moi, le monde n'est pas assez grand pour remplir toute l'étendue du cœur humain; ses pensées et ses plaisirs sont trop vains et trop éphémères pour que son esprit et son intelligence puissent s'en nourrir et s'en rassasier. En effet, quels peuvent être les plaisirs et la satisfaction de celui qui vit selon tous les caprices du monde; toujours faire ce que l'on voit faire, et ne jamais faire ce qui revient à notre goût et à nos inclinations; approuver souvent ce que l'on deteste et abhorrer; seindre de n'approuver pas ce qui est selon nous juste et droit.

Je vous le demande, mes amis, y a-t-il quelque chose de plus triste et de plus humiliant pour celui qui sent dans son cœur ce noble sentiment de droiture et d'indépendance qui est le sceau dont Dieu a marqué le cœur de l'homme en le tirant du néant, sceau sacré que le péché d'Adam n'a pu entièrement effacer? Il est là ce sentiment sublime pour rappeler à l'homme son antique grandeur d'un seul péché de vanité l'a précipité. Comme les quelques colonnes échappées des ruines d'un majestueux temple, le voyageur étonné, s'arrête et contemple les débris du superbe édifice, à la vue de ces colonnes que les siècles ont respectées, si j'ose de la beauté passée du sanctuaire dont les restes l'occupent et l'absorbent: tel l'homme en méditant sur les ruines de l'humanité peut juger de ce qu'elle était dans son premier principe.